

428811

IL N'Y A PLUS D'ENFANS,

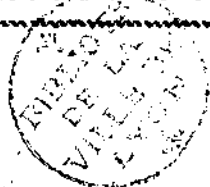
O U

LA JOURNÉE D'UN PENSIONNAT,

TABLEAU EN VAUDEVILLES,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 15 Décembre 1817.

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 25 CENT.  
~~~~~



A PARIS,

Chez M^{lle}. HUET MASSON, Libraire, rue Saint-Honoré, n^o. 204, maison du Bureau de Tabac de la Civette, Place du Palais-Royal, au 2^{me}., vis-à-vis le Café de la Régence.

~~~~~  
1818.

*À mon ami Bitt  
Arrouche*

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

---

|                                                                                   |                                    |
|-----------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------|
| <b>M<sup>me</sup>. DUBELAIR</b> , Maîtresse d'un Pensionnat à la mode. . . . .    | <b>M<sup>me</sup>. Mengozzi.</b>   |
| <b>HORTENSE</b> , sous-Maîtresse. . . . .                                         | <b>M<sup>lle</sup>. Flors.</b>     |
| <b>VAILLANT</b> , ancien Soldat, Concierge de la Maison. . . . .                  | <b>M. Lepageintre.</b>             |
| <b>EVELINA</b> . . . . .                                                          | <b>M<sup>lle</sup>. Pauline.</b>   |
| <b>ANAIS</b> . . . . .                                                            | <b>M<sup>lle</sup>. Aldegonde.</b> |
| <b>SOPHIE</b> . . . . .                                                           | <b>M<sup>lle</sup>. Maria.</b>     |
| <b>CAROLINE</b> . . . . .                                                         | <b>M<sup>lle</sup>. Louisa.</b>    |
| <b>LAURE</b> . . . . .                                                            | <b>M<sup>lle</sup>. Adèle.</b>     |
| <b>NINETTE</b> , Enfant de huit ans. . . . .                                      | <b>M<sup>lle</sup>. Laurence.</b>  |
| <b>M. DURAND</b> , Commerçant retiré, Père de Ninette et Oncle d'Evelina. . . . . | <b>M. Blondin.</b>                 |
| <b>FLORVAL</b> , jeune Avocat. . . . .                                            | <b>M. Cazot.</b>                   |
| <b>M<sup>me</sup>. JACASSE</b> , vieille Cuisinière de la Maison. . . . .         | <b>M<sup>me</sup>. Vautrin.</b>    |

~~~~~

La Scène est dans une Pension de Chaillot.

~~~~~

# IL N'Y A PLUS D'ENFANS,

O U

## LA JOURNÉE D'UN PENSIONNAT.

*Le théâtre représente une salle au rez-de-chaussée.  
La deuxième coulisse à gauche des acteurs con-  
duit dans les classes. La porte du milieu conduit  
au jardin dont on aperçoit la grille dans le fond.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

VAILLANT, *seul.*

**V**OYEZ si elle reviendra, cette vieille bayarde de cuisinière!... Mille canons! elle me met là en faction comme une recrue dans cette cour.... « Père Vaillant, je vais faire quelques provisions, je reviens. J'ai à vous parler... » J'attends, mille z'yeux, depuis un quart d'heure, et sans mes blessures, je sauterais d'impatience. C'est qu'en ma qualité d'ancien canonnier, je suis vif comme la poudre. C'est drôle pourtant, qu'après avoir battu pendant vingt ans les ennemis de la France, je me trouve aujourd'hui portier: qu'est-ce que je dis donc?... Concierge d'une pension de jeunes demoiselles.

*ATR: Il me faudra quitter l'empire.*

Ici, je tiens la clé des grilles,  
Et l's amoureux sont en vain aux aguêts;  
Ce petit escadron de filles,  
Sous mes verroux gard' les arêts. (bis.)  
La garnison voudrait p'l'êtr' ben se rendre  
Aux assiégers, que je sais débusquer.  
Troupe légère et gentille à croquer,  
Faut-il que j'sois réduit à vous défendre!  
Bien plus heureux qui peut vous attaquer!

A 2

## SCENE II.

VAILLANT, Mademoiselle JACASSE, portant un panier.

JACASSE.

Me voilà, me voilà, père Vaillant; ne vous impatientez pas.

VAILLANT.

Arrivez donc, Mademoiselle Jacasse, depuis une heure vous manquez à l'appel.

JACASSE.

Ne faut-il pas faire les provisions de bouche?

VAILLANT.

Dites donc plutôt vos provisions de nouvelles; car, Dieu merci, vous vous occupez plus de politique que ceux que ça regarde.

JACASSE.

Ça regarde tout le monde, entendez-vous?

VAILLANT.

Certainement, excepté les petites filles de cette pension, à qui vous avez été fourrer dans la tête un tas de mots auxquels elles n'entendent rien, et qui se disputent toute la journée, quand elles ont été passer huit jours dans leurs familles; sur je ne sais quel galimathias, que je ne comprends point moi-même, qui me vante pourtant d'aimer mon pays autant que qui ce soit, mille bombes!

JACASSE.

Et moi, je vous dis que nos petites pensionnaires sont charmantes.

VAILLANT.

Laissez-moi donc tranquille?

AIR.: *A soixante ans, on ne doit pas remettre.*

Rien n'est vraiment si léger que leurs têtes,  
 Quand ell's répètent c'que leur souillent leurs parens;  
 Y m'semble voir autant de p'tites girouettes  
 Qui, dans not'cœur, tournent à tous les vents.  
 Est-c'que des lois du pays où nous sommes,  
 Des jeunes fill's sont faites pour juger?  
 Au lieu d'vouloir régler les droits des hommes,  
 Qu'ell's se contentent de les faire enroger.

(bis.)

Si j'étais à la place de Madame Dubelair.... Mais c'est sa faute aussi, elle donne si peu de soins à son pensionnat.

JACASSE.

Eh bien! puisque Madame néglige ces jeunes têtes, je fais bien de leur former un peu l'esprit.

VAILLANT.

Ne leur apprenez donc pas des balivernes. Tenez, des petites filles sont aussi ridicules en se mêlant de politique, que les hommes seraient coupables en ne s'en occupant pas.

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Peut-on ne pas être soldat,  
S'il faut défendre sa patrie?  
Et quand on voit l'vaisseau d'État  
Battu par les vents en furie,  
Froidement brave-t-on les flots?  
Non, se liguant contre l'orage,  
Tous les passagers d'équipage,  
Pour le sauver sont matelots.

Mais j'vous d'mande un peu si c'est dans vot'cuisine....

JACASSE.

Dans ma cuisine! Est-ce que je n'ai pas lu dans ma cuisine les prédictions de Nostradamus? Est-ce que je ne lis pas les journaux quand j'en attrape.... Le *Journal des Modes*, les *Petites-Affiches*; elles ne parlent pas beaucoup des affaires de l'état, malheureusement; mais quelquefois j'ai la *Quotidienne* dans la semaine, et le *Moniteur* les jours de fête.

VAILLANT.

Tout ça ne dit rien.

JACASSE.

Et les numéros que je rêve, les comptez-vous aussi pour rien? Tenez, j'ai vu cette nuit le numéro de mon âge, le 42.

VAILLANA, *riant.*

Dé votre âge, le 42?

JACASSE.

Oui, Monsieur, le 42.

VAILLANT.

Allez, allez, Mademoiselle Jacasse, je connais votre numéro.

JACASSE.

Mais avec vos reproches ridicules, vous me faites oublier ce

6° IL N'Y A PLUS D'ENFANS ;

que j'avais à vous dire : c'est dans trois jours qu'on distribue les prix à ces demoiselles. Dame, ce n'est plus comme il y a quelques années, une belle fête, où c'que celle qu'avait reçu le prix de sagesse jouait la comédie devant toute la société : mais ça sera encore ben gentil, et Madame n'a chargée de vous dire d'aller emprunter, pour la cérémonie, des banquettes chez l'maître d'école de Chaillot.

AIR : *Vaudeville du Secret de Madame.*

Tels sont les ordres de Madame.

VAILLANT.

J'ai fait tout d'suite sa commission.  
Pour les prix qu'chaque enfant réclame,  
Il faut préparer la maison.

C'est que d'y manquer je n'ai garde ;  
Car si cette année on donnait  
L'premier prix à la plus bavarde,  
Je suis curieux d'veir qui l'aurait.

JACASSE.

ENSEMBLE. { Suivez les ordres de Madame,  
Et faites sa commission.  
Pour les prix qu'chaque enfant réclame,  
Il faut préparer la maison.

VAILLANT.

Je suis les ordres de Madame, etc.

( Il sort. )

JACASSE.

Ah ! le vilain bourru ! Je me suis bien gardée de lui dire que j'ai là dans mon panier....

---

SCENE III.

JACASSE, EVELINA, NINETTE, SOPHIE, ANAIS,  
LAURE, CAROLINE, *accourant.*

TOUTES.

AIR : *Il faut, il faut quitter Golconde.*

Eh bien ! as-tu quelques nouvelles ?

JACASSE.

J'en ai de bonnes et de belles.  
C'est comm' des articles de loi.

## VAUDEVILLE.

TOUTES.

A-t-on promulgué quelque loi ?  
Ne dis tes nouvelles qu'à moi ;  
Pour toutes les autres, tais-toi.  
Ah ! dis-les moi.

ÉVELINA.

En vérité, Mesdemoiselles, vous êtes d'une impatience...

SOPHIE.

Et vous d'une curiosité...

JACASSE.

Silence ! Mais paix donc, on ne s'entend pas.

TOUTES.

Parle, parle, nous t'écoutons.

JACASSE.

Vous saurez donc, Mesdemoiselles, que nous avons un nouveau voisin, un vieux rentier fort riche, mais un peu malade, à qui son médecin a conseillé de prendre l'air de Chaillot, qui est très-vif.

ANAÏS.

Voilà une belle nouvelle !

JACASSE.

Laissez-moi donc un peu parler.... Ce voisin est abonné à un journal qu'on lui apporte tous les matins.

TOUTES.

Tous les matins...

JACASSE, *avec importance.*

Ces détails sont officiels, je les tiens de sa gouvernante, femme assez bornée du reste, et qui ne s'occupe jamais de nouvelles : elle est venue hier m'emprunter un four de campagne, parce que son maître donnait à dîner.... Et comme un plaisir en vaut un autre, je l'ai priée de me prêter sa gazette ; elle y a consenti, et pour commencer elle m'a donné le journal d'avant-hier.

TOUTES.

Voyons, voyons.

ANAÏS.

Je suis inscrite la première.

IL N'Y A PLUS D'ENFANS,

ÉVÉLINA.

C'est moi qui l'aurai.

AIR : *Un homme, pour faire un tableau.*

Aux collèges électoraux  
Sait-on le résultat des votes ?

LAURE.

Parle-t-on de procès nouveaux ?

SOPHIE.

Dit-on la couleur des capotes ?

ANAÏS.

A-t-on nommé quelque préfet ?

CAROLINE.

Comment fait-on les garnitures ?

ÉVÉLINA.

Va-t-on s'occuper du budget ?

NINETTE.

Renchérit-on les confitures ?

JACASSE.

Taisez-vous, petite gourmande.

NINETTE.

Je peux aussi bien que ces demoiselles, demander les nouvelles qui m'intéressent.

ANAÏS.

Tout cela ne regarde pas les enfans, mademoiselle Ninette.

NINETTE.

Vous vous en occupez bien.

ÉVÉLINA.

Allez jouer dans le jardin, petite raisonneuse.

NINETTE.

Oui, certainement, j'y vais ; et vous feriez bien mieux de faire comme moi, que de lire vos journaux qui ne sont pas amusans du tout. (Elle sort.)



SCÈNE IV.

LES MEMES, *excepté NINETTE.*

CAROLINE.

Mais, voyons donc, lisons vite; nous perdons un temps précieux.

ANAÏS, *lisant le journal qu'elle a pris des mains de Jacasse.*

Perse! Des lettres d'Ispahan nous annoncent qu'on craint beaucoup les Marattes; ils sont d'un caractère inquiet et remuant.

JACASSE, *avec une importance comique.*

Diable! les Marattes remuent, c'est une preuve qu'ils veulent bouger... Quand je le disais à la mère Thomas, que nous allions avoir la guerre sur la frontière.

TOUTES LES PENSIONNAIRES, *riant.*

Ah! la frontière! ah! ah! ah!

JACASSE.

Dam! écoutez-donc, mesdemoiselles, je n'ai pas étudié, comme vous, la géographie; mais vous pouvez bien m'expliquer....

CAROLINE.

C'est en Chine.

ÉVÉLINA.

Non, mademoiselle, c'est dans le Bengale.

ANAÏS.

Moi, je vous dis que c'est dans la Turquie.

CAROLINE *et* ÉVELINA.

Cela n'est pas vrai.

ANAÏS.

Voilà justement notre maîtresse de classe qui va vous prouver que j'ai raison.

## S C E N E V.

## LES MEMES, HORTENSE.

HORTENSE.

Eh bien ! mesdemoiselles, vous vous disputez donc toujours ?

SOPHIE.

Bonne amie, où est située la Perse ?

HORTENSE.

C'est un grand royaume d'Asie... Vous le savez aussi bien que moi, pourquoi me faites-vous cette question ?

ÉVÉLINA.

C'est que l'on craint un soulèvement des Marattes, et que dans la balance politique...

HORTENSE.

Eh ! bon Dieu, mes bonnes amies, vous vous occupez donc toujours des intérêts de l'Etat ?.... Est-ce à votre âge ?....

ANAÏS.

Parce que tu as deux ans de plus que nous, ne semble-t-il pas....

HORTENSE.

Je n'ai pas du moins la ridicule prétention de résoudre des questions auxquelles je n'entends rien.

SOPHIE.

Tant pis pour toi ; moi, je les entends fort bien.

LAURE.

Pendant tout le temps des vacances, je n'ai lu à ma petite maman que des brochures sur les élections.

ÉVÉLINA.

Moi, j'ai appris le Code civil par cœur.

CAROLINE.

Je me suis fait expliquer le budget.

ANAÏS.

Moi, j'ai eu une querelle épouvantable avec mon frère, sur la liberté individuelle.

HORTENSE.

J'ai mieux employé le temps que j'ai passé dans ma famille.

ÉVÉLINA.

AIR *Vaudeville des Maris ont tort.*

Sur les troubles de l'Amérique  
J'ai lu vingt écrits différens.

LAURE.

Le théâtre et la politique  
Ont partagé tous mes instans.

ANAÏS.

Souvent une soirée entière,  
Sur les devoirs d'un électeur,  
Je disputais avec mon père.

HORTENSE.

Je pressais le mien sur mon cœur.

JACASSE.

Attention, mesdemoiselles, voilà madame qui rentre.  
( Elle sort. )

S C E N E V I.

LES MÊMES, M<sup>me</sup>. DUBELAIR, VAILLANT.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR, *elle est en négligé très-élégant, une femme de chambre la suit.*

Je vous ai déjà dit cent fois, père Vaillant, d'attacher dragon pendant le jour, il me fait des frayeurs....

VAILLANT, *avec malice.*

Ecoutez donc, madame, il faut excuser c'pauvre animal s'il aboie comme ça; il vous voit si rarement qu'il ne peut pas vous reconnaître.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR.

Supprimez vos ridicules réflexions, et retournez à votre porte.

( Vaillant sort. )

## SCÈNE VII.

LES MEMES, *excepté* VAILLANT.

TOUTES LES PENSIONNAIRES.

Bonjour, ma petite maman.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR.

Bonjour, bonjour, mes chères amies ; j'éprouve une fatigue, je dois être à faire peur.

ÉVÉLINA.

Vous avez un bien joli chapeau.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR.

J'ai été retenue malgré moi dans une matinée de musique.

ANAÏS.

Ah ! comme cette garniture-là est distinguée.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR, *à part*.

Mes élèves ont vraiment presque autant de goût que moi. (*Haut.*) Fi donc, mesdemoiselles ; doit-on faire attention à de semblables bagatelles ? Occupez-vous de choses sérieuses, utiles... Le maître de danse est-il venu ?

LAURE.

Oui, madame.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR.

Mais tenez vous donc mieux que cela, mesdemoiselles, les coudes en arrière, je vous en prie... Si vous paraissiez dans le monde avec des airs aussi gauches, que penserait-on de ma maison d'éducation ?... Je serais perdue de réputation. Avez vous bien étudié depuis que je ne vous ai vues ?... Car, en vérité, avec votre paresse, il faudrait vraiment que je m'occupasse de vous, comme si je n'avais que cela à faire ! (*À sa femme-de-chambre.*) Je mettrai ce soir mon cachemir blanc. (*Aux petites.*) Eh bien ! voyons un peu ce que vous avez fait ?

ANAÏS.

Moi, j'ai copié les dernières caricatures d'Horace Vernet.

LAURE.

J'ai pris ma leçon de musique.

CAROLINE.

Moi, je sais déjà deux romances posthumes de Méhul.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR.

C'est très-bien.

SOPHIE.

Moi, ma petite maman, je n'ai pas manqué un seul mot de ma leçon d'italien; mais le maître de français n'est pas venu depuis huit jours.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR.

Cela ne fait rien, pourvu que le maître d'italien soit exact. Vous voyez, mes bonnes amies, toutes les peines que je prends pour votre éducation; plus tard, vous me rendrez justice.

HORTENSE.

Nous vous la rendons déjà, madame.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR.

Vous ferez toutes des petites femmes charmantes; il y a long-temps que je l'ai dit.

AIR : *Nous venons voler Vol-au-vent.*

Prenez les vertus pour guides,  
Dans le chemin du devoir.

(*A sa bonne.*)

On donne les Danaïdes,  
Et j'irai les voir  
Ce soir;

Pour moi quel plaisir s'apprête !

(*Aux petites.*)

Ne songez qu'à travailler  
Et méprisez la toilette.

(*A sa bonne.*)

Que l'on ne vienne m'habiller,  
Oui, que l'on vienne m'habiller.

TOUTES.

Un beau zèle nous enflamme,  
Toujours nous obéirons,  
Et soyez sûre, madame,  
Que nous vous imiterons.

ENSEMBLE.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR.

Formez vos cours et vos notes,  
Suivez de toutes façons,  
Pour faire de bonnes femmes,  
Mon exemple et mes leçons.

(*Elle sort suivie d'Hortense.*)

## SCENE VIII.

TOUTES LES PENSIONNAIRES. (*Aussitôt que madame Dubelair sort, elles sautent, dansent, etc.*)

ANAÏS.

Ah! mon Dieu, que madame est drôle!

AIR : *Le petit garçon que voilà.* (De Haine aux Femmes.)

Elle nous rappelle au devoir  
Et pourrait le plaisir sans cesse.

ÉVÉLINA.

Elle nous prêche la sagesse  
En s'admirant dans son miroir.

SOPHIE.

Avec esprit,  
Elle médit.

ÉVÉLINA.

Occupez-vous,  
Rien n'est si doux,  
C'est son refrain.

ANAÏS.

Et puis, soudain,  
Madame va  
A l'Opéra.

Mais comme elle est notre maîtresse,  
Nous ne devons pas voir tout ça.

TOUTES.

Mais, comme elle est, etc.

LAURE.

*Même air.*

Elle qui ne prend aucuns soins,  
Nous reproche notre paresse.

ANAÏS.

Elle se croit dans sa jeunesse,  
Elle a quarante ans.

ÉVÉLINA.

Pour le moins.

ANAÏS.

Grondant souvent,  
La pauvre enfant

Dont le quartier  
Est à payer.

EVELINA.

Où la verra  
Qui la louera  
A son papa,  
Quand il payera.

TOUTES.

Mais comme elle est notre maîtresse,  
Nous ne devons pas voir tout ça.

SCENE IX.

LES MEMES, NINETTE, *accourant.*

NINETTE.

Ma cousine, ma cousine, voilà mon papa.

EVELINA.

Mon oncle Durand ?

NINETTE.

Avec un grand monsieur tout en noir.

(*On entend la cloche.*)

CAROLINE.

Comme cela est contrariant, il faut déjà rentrer en classe.

CHŒUR.

AIR : *Quel carillon.*

Ah ! quel chagrin,

Je suis lasse

D'être en classe.

Ah ! quel chagrin,

Plus de jeux dans le jardin.

(*Elles sortent, excepté Evelina et Ninette.*)

SCENE X.

EVELINA, NINETTE, DURAND *et* FLORVAL,  
*conduits par* VAILLANT.

NINETTE.

Bonjour, mon petit papa.

ÉVÉLINA.

Bonjour, mon cher oncle.

DURAND.

Embrassez-moi, mes enfans; ma chère Evéline, je te présente M. Florval, jeune avocat distingué; tu le connais un peu déjà, je crois?

ÉVÉLINA.

J'ai eu l'honneur de rencontrer monsieur, chez madame Derville.

FLORVAL.

Les soirées charmantes où j'ai eu le plaisir de m'y trouver auprès de mademoiselle; sont les plus heureux instans de ma vie!

ÉVÉLINA.

Eh bien! mon oncle, y a-t-il quelque chose de nouveau?

DURAND.

Dans mon commerce?... Non, ma bonne amie; je me suis décidément retiré des affaires, comme tu sais.

ÉVÉLINA, *avec un peu d'embarras.*

Ce n'est pas cela que je voulais vous demander.... Comment vont...

DURAND.

Mes rhumatismes?... Assez mal; j'ai eu la semaine dernière une attaque.

ÉVÉLINA.

Ah! cela est bien fâcheux. Mais, dites-moi, ne s'occupe-t-on pas de l'importante question de la liberté de la presse?

DURAND, *riant.*

Ah! ah! c'est de la politique. (*A Florval.*) Elle a de l'esprit comme un diable. (*A Evéline.*) Oui, ma chère, on s'en occupe.

ÉVÉLINA.

Ah! mon Dieu, mon oncle, vous êtes d'une insouciance sur les discussions les plus graves! cette indifférence coupable...

DURAND.

Indifférence coupable!... En vérité, tu me fais rire, ma nièce.

AIR :



## AIR de Turanne.

Où , pour le bonheur de la France ,  
 Je fais les vœux les plus ardens ;  
 Mais , pour veiller à sa défense ,  
 J'ai nommé mes représentans ;  
 Quand chacun d'eux remplit son noble rôle ,  
 De pareils soins je puis me dispenser ;  
 Et pour savoir ce que je dois penser ,  
 J'attends qu'ils aient pris la parole.

Mais parlons de toi , mon enfant : comment vont les études ?... Dis-nous un peu l'emploi de tes journées ?

## ÉVÉLINA.

Très-volontiers.

## AIR de la Walse de la reine de Prusse.

A huit heures un quart ,  
 Il faut s'arracher au sommeil , car  
 C'est là le signal  
 D'un lever vraiment trop matinal.  
 Un son argentin  
 Nous rappelle aux travaux du matin ,  
 Et pour commencer ,  
 Au déjeuner l'on va vite se placer.  
 D'abord ,  
 Arrive un lourd Mylord ,  
 Sur l'anglais il est fort  
 Et parle mode anglaise.  
 Après  
 Le maître de français  
 Qui ne nous apprend rien ,  
 Mais qui pense fort bien.  
 Un autre enseigne à calculer ,  
 Il nous montre à siffler  
 Un bécarré , un dièze ,  
 Et très-nul  
 Dans l'art du calcul ,  
 Chante , en posant zéro ,  
 Un air de Nicolo.  
 Pour un pas  
 Plein d'appas ,  
 Nous laissons  
 Les leçons ,  
 Nous dansons ,  
 Nous dansons ,  
 Nous dansons ,  
 Nous dansons ;  
 Car , sans mentir ,  
 Monsieur Zéphir ,  
 Avec raison se flatte  
 D'être diplomate ;  
 Un mois entier ,  
 L'hiver dernier ;

B

## IL N'Y A PLUS D'ENFANS,

Il a montré l'été  
 Au fils d'un député.  
 On rentre au dortoir,  
 Et chaque soir  
 On peut nous y voir  
 Négligeant Wailly  
 Pour les Centes de Monsieur Bouilly;  
 Et grâce à ce travail constant,  
 Nous nous occupons tant,  
 Que loin d'être frivole,  
 Fillette, je le pense bien,  
 En quittant cette école,  
 Enfin n'ignore rien.

DURAND.

Voilà bien des frivolités; et toi, ma petite Ninette, apprends-tu quelque chose?

NINETTE.

Ah! mon papa, j'en sais même déjà beaucoup.

DURAND.

Voyons, dis-nous ce que tu sais?

NINETTE.

La révolution française a dévoré en vingt-cinq ans....

DURAND.

Comment, en vingt-cinq ans?

FLORVAL.

Quel âge avez-vous, ma bonne amie?

NINETTE.

Sept ans et demi, Monsieur.

DURAND.

Va jouer avec la poupée, ma fille, j'ai à parler à ta cousine.

NINETTE.

Embrasse-moi donc.

DURAND.

Très-volontiers.

(*Ninette sort.*)

## SCENE XI.

LES MEMES, *excepté* NINETTE.

DURAND.

Ecoute, Evéline, tu sais que j'ai pour toi la tendresse

d'un père; le tien, en mourant, m'a confié le soin de ton bonheur, je remplirai son espérance; te voilà grande, jolie et digne de fixer le choix d'un galant homme.... Dis-moi, que pense-tu de la profession d'avocat?

ÉVÉLINA.

F. Qu'elle est très-honorable quand les principes de celui qui l'exerce....

FLORVAL.

Vous avez bien raison, Mademoiselle.

AIR de *Lantana*.

Son éloquence protectrice,  
Pour modèle prend d'Agusseau;  
Parfois même de la justice,  
Sa main ranime le flambeau.  
Soutien du juste, il sait le faire absoudre,  
Et s'il défend de vieux guerriers,  
Son noble accent peut arrêter la foudre  
Prête à tomber sur des lauriers.

ÉVÉLINA

Mais pourquoi m'aviez-vous fait cette question, mon oncle?

DURAND.

Je vais te le dire, mon enfant.

AIR : *Volant par ses œuvres complètes.*

Enchanté de ta gentillesse,  
Pour former un lien chéri,  
Monsieur m'a demandé ma nièce,  
Et je te présente un mari.

ÉVÉLINA, *prenant son oncle à part.*

A vos bontés je suis sensible;  
Mais je crois qu'il faut, entre nous,  
Avant de choisir un époux,  
Connaître s'il est éligible.

DURAND.

Quel discours! Es-tu folle, dis-moi? Et quand le fils de mon meilleur ami te fait l'honneur....

(*On entend encore la cloche.*)

ÉVÉLINA.

Excusez-moi, mon oncle, je suis obligée de rejoindre ces demoiselles dans la classe.

(*Elle sort en faisant la révérence.*)

## SCENE XII.

DURAND, FLORVAL.

DURAND.

Je n'en reviens pas... Corbleu ! est-ce là ce qu'on apprend à ma nièce dans ce beau pensionnat, dont je ne puis jamais rencontrer l'invisible maîtresse ?

FLORVAL.

Que voulez-vous ? les élèves de Madame Dubelair partagent un travers assez commun de nos jours.

DURAND.

Je saurai parbleu bien en garantir ma nièce.

*Air : Traitant l'amour sans pitié.*

Ne parler presque jamais,  
 Se montrer modeste et sage,  
 Se souvenir de son âge,  
 Oublier tous ses attraits ;  
 Cacher sa grâce naissante  
 Sous une gaze décente ;  
 Par pudeur être ignorante  
 Sur des sujets trop savans :  
 Voilà bien à quoi, je pense,  
 Doit se borner la science  
 D'une fille de quinze ans !

Voici justement le concierge de cette maison ; sa figure ne m'est pas inconnue ; cet homme doit savoir..... Il faut que je l'interroge.

## SCENE XIII.

LES MEMES, VAILLANT.

DURAND.

Approchez, mon ami, vous m'avez l'air d'un honnête homme.

# V A U D E V I L L E.

23

VAILLANT.

Je suis soldat français.

DURAND.

Je crois vous reconnaître.

VAILLANT.

Et moi je vous reconnais. Vous êtes M. Durand, mon ancien capitaine dans la première garde nationale.

DURAND.

En 89? Mais j'en fais parbleu bien encore partie.

VAILLANT.

A votre âge?

DURAND.

Je ne suis pas si vieux.

VAILLANT.

Allons, mon capitaine, c'est de la coquetterie.

FLORVAL.

Non, mon garçon, c'est du zèle.

*AIR du Pot de Fleurs.*

Perdant à regret la puissance  
Qu'elle eut à l'âge des amours,  
Plus d'une femme, par prudence,  
Cache le nombre de ses jours.  
Cédant de même à la coquetterie,  
Si maints vieillards cachent leurs cheveux blancs,  
C'est pour rester plus long-temps dans les rangs  
De ceux qui gardent la patrie.

DURAND.

Oui, mon cher Vaillant, car ton nom me revient maintenant... Mais, dis-moi, mon brave, est-ce que tout le monde est devenu fou dans cette maison?

VAILLANT.

Ma foi, Monsieur, à peu de chose près.

FLORVAL.

Comment, toutes les jeunes personnes que l'on doit instruire ici...

VAILLANT.

N'apprennent que la politique.

*AIR : Vaudeville du Petit Courrier.*

Négligeant souvent leurs devoirs,  
Pour mille et mille bagatelles,  
En pension, ces demoiselles  
Veulent l'égalité des pouvoirs;

## IL N'Y A PLUS D'ENFANS ;

Mais j'y réponds qu'ell's chang'ront d'langage  
Avant que l'an soit révolu ;  
Et qu'un' fois qu'ell's s'ront en ménage ,  
Ell's voudront l'pouvoir absolu.

DURAND.

Que m'apprends-tu là ?

VAILLANT.

La vérité. Il serait affreux de la cacher à un brave homme  
comme vous.

DURAND.

Il n'y a pas, en effet, jusqu'à ma petite Ninette, qui  
santôt....

VAILLANT.

*AIR du Lendemain.*

En bon père de famille ,  
Faut diriger sa raison.  
D'v'n-z un peu c'que votre fille  
Apprend dans cette maison ?

DURAND.

Histoire, géographie,  
L'occupent, sans doute ?

VAILLANT.

Mademoiselle étudie  
Le Moniteur.

Erreur :

FLORVAL.

Singulier amusement !

VAILLANT.

Ça n'serait pas l'mien.

DURAND.

Je n'en reviens pas.

VAILLANT.

Il y a long-temps que j'avais envie de faire une niche à ces  
petites politiques, en façon de ruse de guerre ; car elles vien-  
nent me demander aussi des nouvelles, à moi, et si M. Du-  
raud voulait me le permettre, j'crois bien....

DURAND.

Je ne demande pas mieux ; les corriger, c'est rendre ser-  
vice aux maris qu'elles auront un jour... Qu'en pensez-vous,  
Florval ?

## VAUDEVILLE.

FLORVAL.

Je demande à être de moitié dans la ruse.

VAILLANT.

Ça n'en ira que mieux, vous serez mon état-major.

DUBAND.

Et moi, je vais voir si l'interminable toilette de Madame Dubelair est finie, lui reprocher sa coupable insouciance, et savoir d'elle si c'est pour fourrer de pareilles sornettes dans la tête de ma fille et de ma nièce que je lui donne 1500 fr. par an. *(Il sort.)*

---

## SCENE XIV.

FLORVAL, VAILLANT.

FLORVAL.

Maintenant, explique-moi le plan que tu as formé.

VAILLANT.

J'vas vous donner l'ordre... Mais, chût, j'aperçois la vieille Jacasse, elle est discrète comme un coup de canon, il faut lui cacher nos batteries; venez au fond du jardin.

FLORVAL.

Je te suis. *(Ils sortent tous deux à l'approche de Jacasse.)*

---

## SCENE XV.

Mademoiselle JACASSE.

J viens de rencontrer M. Durand, il a l'air furieux, et demandait Madame Dubelair avec un ton.... C'n'est pas l'embarras, elle a bien quelques petits reproches à se faire.

AIR : *Vaudeville des Anglaises.*

A part moi, souvent je pense,  
Dans plus d'une occasion,  
Que c'est p'être par prudence  
Qu' Madame néglig' sa pension.

## IL N'Y A PLUS D'ENFANS,

Un grand nombre d'élèves, j'espère,  
 Habitués toujours ceans ;  
 Car on les instruit d'manière  
 A les conserver long-temps.

## SCÈNE XVI.

JACASSE, TOUTES LES PENSIONNAIRES. (*Elles se disputent en sortant de la classe.*)

CAROLINE.

Je vous dis, moi, que la puissance maritime...

SOPHIE.

Taisez-vous, Mademoiselle.

ANAÏS.

On ne peut pas parler raison avec des petites exagérées comme vous.

LAURE.

Mademoiselle Anaïs est toujours de l'opposition.

VAILLANT, *au fond du théâtre.*

V'là le moment d'entrer en campagne... Mais débarrassons nous d'abord de la vieille. (*Il avance.*) Mademoiselle Jacasse, notre commandante en chef a un ordre à vous donner.

JACASSE.

Comme c'est contrariant ! J'allais politiquer un peu, on ne peut pas s'amuser un moment ici. (*Elle sort en bougonnant.*)

## SCÈNE XVII.

LES MEMES, *excepté JACASSE.*

ÉVÉLINA.

Mesdemoiselles, au lieu d'avoir de pareilles discussions, nous ferions bien mieux de demander des nouvelles à Vaillant, qui va presque tous les jours dans Paris, et qui doit en savoir.



TOUTES.

C'est vrai! c'est vrai! (*Elles courent toutes après lui.*)

ANAÏS.

Dis nous, Vaillant, ce qu'il y a de nouveau?

VAILLANT, *à part.*

L'affaire s'engage. (*Haut.*) Eh! mon Dieu, qu'est-ce que l'on peut vous apprendre? vous êtes à l'affût de tout ce qui se passe.

ANAÏS.

Oh! malheureusement, nous ignorons encore bien des choses.

VAILLANT, *d'un air important.*

J'sais bien qu'il est certaine nouvelle que d certaines gens se garderaient ben de vous dire....

TOUTES.

Mais dis-nous-la donc bien vite.

ÉVELINA.

Si tu nous l'apprends tout de suite, je te donne pour ta peine l'argent de mes déjeuners.

TOUTES.

Moi aussi.

VAILLANT.

Je n'ai pas l'âme intéressée (*À part.*) Voyez-vous les petites curieuses. (*Haut.*) C'est qu'voyez vous, ça fera du grabuge dans l'arrondissement.

TOUTES.

Parle donc toujours

VAILLANT.

Vous le voulez absolument?... Eh bien! v'là ce que c'est; mais ne me trahissez pas.

TOUTES.

Non, non, non. (*Elles se rapprochent et l'entourent.*)

VAILLANT.

Figurez-vous donc qu'Madame m'avait donné pour boire ce matin, et qu'étant au café à remplir l'intention du fondateur, je vois qu'on s'arrachait le *Moniteur* d'aujourd'hui.... Ça pique aussi ma curiosité, je finis par l'accrocher à mon tour, et j'écopie c'est extrait d'une loi qu'on vient de rendre, et qui vous concerne toutes.

TOUTES.

Qui nous concerne !

VAILLANT.

Ecoutez (*Il lit*). Etc., etc., considérant que dans ce siècle les demoiselles sont très-avancées pour leur âge, considérant de plus que la raison des parens a fait des pas rétrogrades, annulons l'ancienne loi qui fixe la majorité, et l'entière liberté à 21 ans seulement, et ordonnons qu'elles seront désormais maîtresses de leur personne, conduite et actions à l'âge de 15 ans.

TOUTES.

Ah ! quel bonheur !

CHŒUR.

AIR : *Oui, c'est l'enfant de Cythère.*

Ah ! quel plaisir ! quelle ivresse !  
Puisqu'on reconnaît nos droits,  
Nous prouvons que la jeunesse  
Vaut beaucoup mieux qu'autrefois.

ÉVELINA.

C'est une loi bien sage.

ANAÏS.

Nous voilà toutes majeures.

NINETTE.

Oui, nous sommes toutes majeures ; qu'est-ce que ça veut  
vent dire, ma cousine ?

ANAÏS

On ne nous traitera donc plus comme des enfans.

NINETTE.

Il n'y a plus d'enfans ici.

VAILLANT, *à part.*

Ça va bien, laissons les faire.

ÉVELINA.

AIR : *Vaudeville de Vade à la Grenouillère.*

Grâce à notre majorité,  
Plus de maîtres, plus de tutelles.

ANAÏS.

Nous serons notre volonté.

VAILLANT, *à part.*

Ah ! j'ai croisé qu'on en verrait de belles.

SOPHIE.

Nos caprices seront suivis.

CAROLI. E.

Nous aurons tout ce qu'ont les dames.

VAILLANT.

Ainsi, Mesd'moisell's, m'est avis  
Qu'il n' vous faut plus que des maris,  
Pour être tout-à-fait des femmes.

Ah ! ça, n'allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai appris....

TOUTES.

Sois tranquille. (*Il sort*).

S C E N E XVIII.

LES MEMES, *excepté* VAILLANT.

ÉVÉLINA.

Quel heureux changement ! Je pense, Mesdemoiselles, que, si par bonté pour Madame Dubelair, nous voulons bien rester encore pendant quelques jours dans sa pension, on aura désormais pour nous tous les égards qui nous sont dus.

NINETTE.

Oui, certainement, il faut qu'on nous respecte.

ANAÏS.

Voilà justement notre maîtresse de classe ; il faut espérer qu'elle ne prendra plus avec nous son petit air d'autorité.

S C E N E XIX.

LES MEMES, HORTENSE. (*Au moment où Hortense entre en scène, toutes les pensionnaires lui tournent le dos.*)

HORTENSE.

Il me semble, Mesdemoiselles, que vous êtes sorties de classe avant que la cloche ne fût sonnée.

SOPHIE.

C'est possible.

HORTENSE.

Mais j'ai bien d'autres reproches à vous faire de la part de M. dame ; vous êtes cause qu'elle vient d'avoir une scène avec M. Durand.

ANAÏS.

De quoi se plaint-il ?

HORTENSE.

De votre petite manie de politique ; je vous avais pourtant déjà défendu....

ÉVELINA.

Nous n'avons point d'ordres à recevoir de vous, Mademoiselle.

TOUTES.

Appuyé ! appuyé !

HORTENSE.

Vous oubliez sans doute que je représente Madame.

ANAÏS.

Belle représentation !

HORTENSE.

Quittez donc cette gravité comique ; il sied bien à des enfans comme vous....

TOUTES, *riant.*

Ah ! ah ! des enfans.

NINETTE.

C'était bon encore hier soir.

HORTENSE.

Vous perdez la raison.... Réfléchissez donc qu'à quinze ans....

ÉVELINA.

Vous parlez toujours de l'ancien régime.

HORTENSE.

Vous feriez mieux d'apprendre les vôtres dans la grammaire.

ANAÏS.

Voyez vous la petite pédante.

HORTENSE.

Puisque vous ne reconnaissez plus mon autorité , je vais m'adresser à Madame.

ÉVÉLINA.

Faites votre rapport , Mademoiselle , nous ferons valoir nos droits. *( Hortense sort. )*

S C E N E X X.

LES MEMES , *excepté* HORTENSE.

Vous avez vu comme je lui ai parlé.

SOPHIE.

La séance a été orageuse.

ANAÏS.

Vous conviendrez , Mesdemoiselles , que nous ne pouvons pas supporter plus long-temps un pareil despotisme.

ÉVÉLINA.

Nous sommes dans des circonstances bien graves , t voici mon opinion : on veut exercer sur vous un pouvoir arbitraire , on veut me faire épouser un homme dont je ne connais pas les principes ; usons des pouvoirs que la loi nous donne , et quittons cette maison.

LAURE.

Avant la distribution des prix ?

ÉVÉLINA.

Certainement.

ANAÏS.

Que celles qui sont d'avis de quitter tout de suite la pension pour se rendre chez leurs parens , levont la main.

TOUTES.

Adopté à l'unanimité !

## IL N'Y A PLUS D'ENFANS,

ANAÏS.

*AIR du Renégat.*

La cloche aura beau m'appeler !

CAROLINE.

Adieu la fable et la grammaire.

SOPHIE.

Je pourrai donc enfin parler.

NINETTE.

On ne me fera donc plus taire.

*( Ici la nuit commence. )*

J.VÉLINA.

Grâce à la loi, j'ai le droit aujourd'hui,  
Selon mon goût, de choisir un mari.

TOUTES.

Montrons dans cette circonstance  
Notre esprit et notre raison,  
Et pour agir avec prudence,  
Quittons d'abord cette maison.*( Elles sortent par la porte qui conduit dans les classes.  
La nuit vient petit à petit. )*

## SCENE XXI.

VAILLANT, seul.

Quelles petites délibérées ! Bst !... Les v'là parties !... c'est à dire pas encore... V'là pourtant les suites de la négligence de Madame, et si j'étais que des parens d'ces demoiselles, je lui dirais :

*AIR : Adieu, je vous fais, bois charmans.*

En n'donnant pas à chaqu' tendron •  
Les soins que chacun d'eux réclame,  
Vous êt's caus' de leur désertion ;  
N'vous en prenez qu'à vous, Madame.  
A l'oiseleur vous ressemblez ;  
Il n'peut pas être étonné, certe,  
D'trouver les oiseaux envolés  
Quand il laisse la cage ouverte.

Mais j'entends nos petites déserteuses..... Elles n'ont pas été

long-temps à faire leurs paquets. Allons retrouver l'quartier  
de reserve. *(Il sort.)*

S C E N E X X I I.

LES PENSIONNAIRES, *portant des petits paquets, des  
cartons à chapeaux, des papiers de musique, etc. Ninette  
porte un grand polichinelle qu'elle cache.*

*( Il fait nuit.)*

ÉVÉLINA, *donnant la main à Ninette.*

AIR du Comte Ory.

Suivez-moi, Mesdemoiselles,  
Sortons de la pension.

ANAÏS.

De mes gravures nouvelles  
J'ai pris la collection.

LAURE.

Moi, j'emporte chez ma tante,  
Mon joli spencer garni.

SOPHIE.

Moi, l'air varié que chante  
Madame Catalani.

CAROLINE.

J'emporte mon ombrelle.

NINETTE.

Moi, mon polichinelle.

TOUT S.

C'est fort bien ! *( bis. )*  
Nous n'oublions rien.

*( Elle se font la révérence. )*

Recevez mes derniers adieux.  
Allons, quittons, quittons ces lieux.  
C'est fort bien ! etc.

*( Elles vont pour sortir. )*

S C E N E X X I I I .  
L E S M E M E S , V A I L L A N T .

V A I L L A N T .

*Air : Bon Dieu ! les beaux ajustemens. (De Bancelin.)*

On ne passe pas. Alte-là !

ÉVÉLINA.

Il faut gagner la sentinelle.

V A I L L A N T .

Mais que veut donc dire cela ?  
Pour quel pays partez-vous là !

A N AÏS .

Mon Dieu ! quel contre-temps fatal !

V A I L L A N T .

Pour quitter l'quartier, Mesdemoiselles,  
Il faut un passe-port légal,  
Signé d'la main du général.

A N AÏS .

C'est nous, Vaillant, laissez-nous passer.

ÉVÉLINA.

Ne sommes-nous pas maîtresses de nos actions ?

V A I L L A N T .

Sans doute; mais si je favorisais votre évasion, moi qui ne suis pas l'maître des miennes, je serais cassé de mon grade..... Je ne connais que la discipline.

A N AÏS .

Sois tranquille, si tu perds ta place, je te nomme intendant de ma maison. (*Toutes les petites filles prient Vaillant de les laisser sortir.*)

V A I L L A N T , *à part.*

Ah ! les petits démons ! (*Haut.*) Vous le voulez absolument ?... Eh bien ! je me sacrifie pour vous.... Oh ciel ! j'entends du bruit.... On vient... Nous sommes perdus ; voilà la conspiration découverte.

SCENE



## SCÈNE XXIV ET DERNIÈRE.

LES MEMES, Madame DUBELAIR, DURAND,  
FLORVAL, JACASSE, avec des flambeaux.

(Le jour.)

(Au moment où Madame Dubelair et les autres Person-  
nages paraissent, toutes les petites Pension-  
naires jettent leurs paquets derrière elles.)

ÉVELINA.

Ah ! grand Dieu ! c'est mon oncle.

DURAND.

Où courais-tu donc ainsi, ma chère nièce, avec toutes  
tes compagnes ?

NINETTE.

Comment papa, vous ne savez donc pas ?

DURAND.

Tais-toi, mon enfant.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR.

M'expliquerez-vous, Mesdemoiselles, ce que signifie une  
pareille conduite ?

ÉVÉVINA.

Nous voulions, Madame, réclamer auprès de nos parents  
les droits que la nouvelle loi nous donne.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR.

Avez-vous oublié les miens ?

NINETTE.

Ma petite maman, si nous vous avions vue plus souvent,  
nous vous aurions consultée sur notre projet, certaine-  
ment.

DURAND.

Profitez de la leçon, Madame.

M<sup>me</sup>. DUBELAIR, faisant des signes d'intelligence à  
Vaillant.

Quant à vous, Vaillant, je n'ai plus besoin de vos ser-  
vices.

G

4  
IL N'Y A PLUS D'ENFANS.

VAILLANT.

Là, ne l'avais-je pas bien dit ?

ÉVÉLINA.

Ce brave homme n'est pas coupable, Madame, et nous intercedons toutes pour lui.

TOUTES.

Oui, toutes.

VAILLANT, *d part.*

La tête est légère, mais le cœur est excellent.

DURAND.

Voyez un peu. Mesdemoiselles, dans quel piège vous a fait tomber votre ridicule manie.

TOUTES.

Un piège !

DURAND.

Avez-vous pu vous croire maîtresses de vos actions à quinze ans ?... Votre premier acte de puissance doit donner une haute idée de votre sagesse.

ANAÏS.

C'est donc à dire que M. Vaillant a abusé de notre crédulité ?

DURAND.

Dites, de votre extravagance.

NINETTE.

Allons, je vois bien que tant que je ne serai pas mariée, je ne ferai pas ma volonté.

VAILLANT.

Mesdemoiselles, je vous prie de croire que je n'ai pas agi sans autorisation.

FLORVAL.

AIR : *Vaudeville de Psyché.*

Jolis minois de la douce influence  
Soumet par fois les plus fiers conquérans,  
N'enviez pas, croyez-moi, la puissance  
Qu'offre l'État à ses représentans ;

S'ils font des lois, malgré votre faiblesse,  
 Vous en dictiez au monde presque entier.  
 Ah ! s'il est beau de prêcher la sagesse,  
 Il est plus doux de la faire oublier.

VAILLANT.

Et s'il m'est permis d'adresser aussi mon petit mot à ces  
 d'moiselles, je leur conseillerai de ne plus s'émanciper avant  
 le mariage.

AIR : *Vaudeville de Paris à Pékin.*

Jeunes tendrons dont le regard toujours  
 De malice pétille,  
 N'parlez qu'des grâces et des amours,  
 C'sont d's intérêts d'famille.

FLORVAL.

Si malgré quelques traits différens,  
 Chez eux la vertu brille,  
 Tous les hommes, pour moi, sont enfans  
 De la même famille.

ANAÏS.

Quand mon cousin me dit entre nous  
 Qu'il me trouve gentille,  
 Je sens que c'est un devoir bien doux  
 Que d'aimer sa famille.

VAILLANT.

Le Roi d'mand' des soldats, d'bons lurons,  
 Et la France en fourmille ;  
 Ah ! quel plaisir ! Enfin, nous allons  
 Nous r'trouver en famille.

ÉVELINA, *au Public, s'avancant avec les Pension-*  
*naires.*

Nous sommes vos enfans.... Que ce soir  
 Votre indulgence brille ;  
 Un bon père ne peut pas vouloir  
 Maltraiter sa famille.

F. N.

